



Les premières archives de la parole (1890-1940)

Camille Joseph¹, Ivana Didirková¹, Christelle Dodane², Claudia Schweitzer²
(1) UR 1569 TransCrit, Université Paris 8 Vincennes - Saint-Denis, France
(2) UMR 5267 Praxiling, CNRS & Université Paul-Valéry Montpellier 3, France
joseph_camille@yahoo.fr

RÉSUMÉ

A la fin du XIX^e siècle, de nouvelles technologies permettent l'enregistrement et la reproduction intégrale du son. Ces innovations sont rapidement adoptées par les phonéticiens, les dialectologues et les ethnologues, qui voient là une manière de limiter la subjectivité dans la description des données, déclenchant un vaste mouvement de collecte de documents sonores. Cette étude présente un panorama des institutions créées entre 1890 et 1940 avec pour objectif de produire, centraliser et conserver ces enregistrements. Nous replaçons la création de ces archives dans le contexte scientifique et technologique de l'époque avant d'étudier les pionniers de ce mouvement international. Puis nous évoquons leurs liens avec les différentes disciplines participant à leur naissance – la musicologie, l'ethnographie, la phonétique et la dialectologie –, et concluons sur la volonté de documenter le monde qui sous-tend ces projets.

ABSTRACT

The First Sound Archives (1890-1940)

In the late 19th century, new techniques allowed for the capture of sounds that could later be played back. Phoneticians, dialectologists, and ethnographers were among the first to use these technologies as they seem to limit subjectivity in the data description process, thus setting off vast collections of sound documents. The present study offers an overview of the institutions that were created between 1890 and 1940 to produce, centralize, and preserve sound recordings. We provide the technological background behind the building of these archives and briefly present the pioneers of these new recording and collecting practices. We then move on to examine the relationships between the archives and the various disciplines that participated in creating them: musicology, ethnography, phonetics, dialectology. We conclude with a focus on their shared impulse to document the whole world.

MOTS-CLÉS : archives, phonographe, enregistrement sonore, atlas linguistique

KEYWORDS: archives, phonograph, sound recording, linguistic atlas

1 Introduction

À la fin du XIX^e siècle, la linguistique et la phonétique, aux côtés de l'ethnologie, des études folkloristes et de la musicologie, montrent un enthousiasme immédiat pour les nouvelles technologies du son. Le phonographe et le gramophone permettent désormais non seulement d'enregistrer fidèlement les sons mais surtout de les reproduire intégralement. Ces innovations techniques, qui semblent pallier la subjectivité et les limites de l'oreille humaine, déclenchent un vaste mouvement de collecte de documents sonores et de travaux sur l'oralité.

Notre étude prend pour objet les institutions issues de cet engouement qui, dans les premières décennies du XX^e siècle, centralisent ces nouvelles données sonores collectées en abondance, qu'il s'agisse d'enregistrements de langues « nationales », de dialectes, de langues dites « primitives » ou de musique. Les possibilités de fixation de la parole s'accompagnent ainsi d'un mouvement parallèle de centralisation, de classement, de duplication et de conservation de ces documents. Le terme d'« archives » utilisé ici (Phonogrammarchiv, Lautarchiv, archivo de la palabra, sound archives,...), ne renvoie pas à un espace de conservation de documents à vocation historique, mais bien à un espace de production, de recherche et de diffusion lié à l'apparition d'une nouvelle technologie.

Un premier inventaire de ces archives est publié en 1956 par Sever Pop pour le compte de la Commission d'enquête linguistique du Comité international des linguistes. Dans l'ouvrage *Instituts de phonétique et archives phonographiques*, Pop et ses collaborateurs recensent plus largement toutes les collections phonographiques rattachées à des instituts de phonétique ou de dialectologie. Si l'on s'en tient à une définition plus étroite des archives en tant qu'institutions indépendantes, spécialement dédiées à la collecte et la conservation de documents sonores, l'ouvrage mentionne une dizaine de projets entre 1890 et 1940¹. Mais force est de constater que ce recensement mêle dans un même ouvrage des projets animés par des logiques disciplinaires – musicologie, phonétique, linguistique, dialectologie... – et méthodologiques – études de laboratoire, enquêtes de terrain, questionnaires linguistiques... – distinctes. Nous présentons ici, sur la base du travail réalisé par Pop et ses collaborateurs, la première étape d'une étude sur le contexte de la naissance de ces archives. Dans un premier temps, nous rappelons quelles innovations techniques ont accompagné, voire déclenché de nouvelles études sur le son en général et la parole en particulier. Nous évoquons ensuite les figures et institutions pionnières de la collecte d'enregistrements à la fois en laboratoire ou en studio et sur le terrain. La diffusion auprès des linguistes de la méthode de l'enquête de terrain, liée au développement de l'ethnographie, permet le développement de missions dialectologiques dans le cadre de l'élaboration d'atlas linguistiques. Ces projets, comme nous l'étudions dans une dernière partie, sont animés par une impulsion partagée de documenter le monde, selon une logique d'exhaustivité qui concerne aussi bien les sons, les musiques et les voix que les langues, et créent ainsi une dynamique scientifique intense autour des questions de l'oralité dont le caractère novateur est aujourd'hui en train d'être redécouvert.

2 L'étude de la parole : innovations techniques

2.1 De nouveaux instruments

La naissance de la phonétique expérimentale à la fin du XIX^e siècle bouleverse la façon dont les chercheurs travaillent sur les phénomènes sonores en permettant pour la première fois de visualiser la parole grâce à la méthode graphique. Mise au point par Étienne-Jules Marey en 1875, elle permet d'inscrire à l'aide d'un stylet actionné par un tambour manométrique (cf. cylindres inscripteurs de Marey, Schweitzer et Dodane, 2020) des phénomènes physiques ou physiologiques. Cette méthode est adaptée avec l'aide de Louis Havet et de Charles Rosapelly à l'étude de la parole, puis perfectionnée par Rosapelly en collaboration avec l'abbé Rousselot. Ils créent un inscripteur électrique du signal de parole qui fonctionne sur le principe d'un cylindre tournant permettant d'inscrire un mouvement sur une feuille de papier enduite de noir de fumée et qui débouchera sur le kymographe au début des années 1890. Grâce à l'invention de dispositifs techniques on peut transcrire différents phénomènes : vibrations laryngées, mouvements labiaux, pression d'air au niveau nasal, position de la langue, phases respiratoires ou encore quantité d'air expirée pour chaque son.

¹ Vienne (1899), Zürich (1909), Prague (1910), Copenhague (1909), Paris (1911), Uppsala (1914), Marbourg (1922), Athènes (1930), Madrid (1930)

En ce qui concerne l'enregistrement et la restitution du son, c'est en 1877 que Thomas Edison dépose le brevet du phonographe qui est le premier appareil à pouvoir enregistrer et restituer le son à partir d'une feuille d'étain enroulée autour d'un cylindre. La même année, le 30 avril 1877, Charles Cros décrit dans une note adressée à l'Académie des Sciences le principe du paléophone (« voix du passé »), très semblable au phonographe, mais qui sera breveté après le phonographe. Entre 1886 et 1889, l'Allemand Emil Berliner met au point le gramophone, où le son est d'abord imprimé sur un disque phonographique en zinc. Il s'agit d'une galette plate et circulaire, un sillon en forme de spirale étant creusé sur chaque face. En 1902, la Columbia Graphophone Company commercialise des disques en cire et, en 1904, le label Odéon utilise des disques enregistrés en double face avec un diamètre de 25 et 30 centimètres. L'apparition des disques microsillon 33 et 45 tours en vinyle permettra à partir de 1949 la reproduction en masse des enregistrements et leur commercialisation.

2.2 Entre représentation graphique et captation du son

Si les supports transitoires de la méthode graphique des phonéticiens expérimentalistes permettent une analyse très détaillée de la parole enregistrée, il est nécessaire d'aller au-delà pour établir de véritables « bibliothèques vivantes » dont l'objectif est de conserver des échantillons de parole vive, à l'image des Archives de la Parole de Ferdinand Brunot (cf. *infra*). Selon lui, le phonographe peut pallier les faiblesses de l'oreille humaine et produire des documents d'une fidélité absolue, supérieurs aux transcriptions phonétiques qu'on cherchait à l'époque à standardiser (Dodane & Schweitzer, 2018). Il permet de fixer et de transmettre « la parole dans son intégrité absolue » (Cordereix, 2014), à la différence du modèle expérimental de la phonétique de laboratoire, visant à analyser de façon détaillée la parole du point de vue acoustique. Ces deux aspects ne s'excluent d'ailleurs pas et, pour Brunot, l'étape ultime correspond à une dialectique entre la fixation et la reproduction du son (une inscription auditive du son) et la représentation visuelle de la parole mesurée scientifiquement : « Il s'agit de voir ce qu'on entend, et d'entendre ce qu'on voit. » (*ibid.*). On sort donc du laboratoire afin de constituer des collections sonores permettant de produire, de conserver et de diffuser les phonogrammes de la façon la plus large possible, ces documents pouvant à leur tour être étudiés par les machines des phonéticiens. Il semble également important à l'époque de constituer des archives permettant de collecter un grand nombre de données différentes – les futurs « corpus », et de les analyser ensuite afin d'enrichir l'état des connaissances.

3 Collecte et collections phonographiques : les pionniers

3.1 Les premières archives : Vienne

Dès 1899, à Vienne, le « Phonogrammarchiv » de l'Académie royale des sciences de l'Autriche (<https://www.oeaw.ac.at/phonogrammarchiv>) est la première institution créée dans le but de produire et de conserver des documents sonores. Sa vocation n'est pas d'héberger une collection existante d'enregistrements mais de créer un cadre d'études *ad hoc*, tout aussi novateur que les techniques qui voient le jour à l'époque (Lechleitner, 2018). Sur le plan technique, l'institution fait un choix qui la distinguera pendant longtemps d'autres archives en préférant au phonographe d'Edison un instrument mis au point spécialement pour les enquêtes qu'elle coordonne et qui fonctionne avec des disques de cire. Au moment de prendre la direction des Archives en 1928, Leo Hajek concède que la maniabilité du phonographe d'Edison permet de le transporter facilement sur le terrain et que le cylindre est plus répandu dans tous les pays européens, rendant le travail des enquêteurs plus facile. Mais la fragilité de l'appareil justifie malgré tout la préférence de Vienne pour ce phonographe à disques (Hajek, 1928), qui permet des enregistrements d'environ 2 à 3 minutes. D'autre part, le Phonogrammarchiv

prévoit un dispositif permettant de garantir la pérennité des disques, qui doivent pouvoir être soumis à des réécoutes multiples. La galvanoplastie permet ainsi de produire des matrices en cire puis, à partir de 1905, en cuivre, autorisant la production de copies.

Si les premiers enregistrements concernent souvent la musique, on convient tout de suite d'élargir le périmètre aux langues : dialectes allemands, langues de l'empire austro-hongrois, langues européennes et extra-européennes. Vienne établit rapidement des liens avec des pays germanophones pour compléter l'étude de l'allemand et ses variantes locales et créer des sortes d'annexes de l'Archiv. Le linguiste suisse Albert Bachmann, professeur à Zurich et promoteur de la collecte et de l'étude de textes en dialectes alémaniques (Dickenmann, 1947), se fait prêter un phonographe par Vienne en 1909, avec lequel il enregistre la voix de ses étudiants (Studer-Joho, 2011). Autour de 1910, c'est donc Zurich qui se dote d'un Phonogrammarchiv (www.phonogrammarchiv.uzh.ch/de.html).

3.2 Berlin et la musicologie comparée

En 1904, un Phonogrammarchiv² est fondé au sein du département de psychologie de l'Université Friedrich-Wilhelm de Berlin par Carl Stumpf, qui se penche, dès les années 1880, sur l'étude des musiques « extra-européennes ». Spécialiste des questions d'acoustique et de psychologie de la musique, Stumpf regrette le caractère éparé des publications de chants et leur notation trop approximative et devient un fervent partisan des techniques d'enregistrement de son temps. Il réalise lui-même des enregistrements phonographiques, dont les premiers sont consacrés à un groupe de musique thaïlandaise en visite à Berlin. Son successeur à la tête du Phonogrammarchiv en 1905, l'ethnomusicologue autrichien Erich von Hornbostel, partage son enthousiasme pour le phonographe, outil indispensable à l'établissement d'une science comparative de la musique.

Les archives visent à organiser et à systématiser la collecte. Le phonographe a l'avantage de pouvoir être confié à des explorateurs, missionnaires et autres administrateurs coloniaux sans compétence particulière pour transcrire la musique. La transcription et l'analyse des enregistrements ainsi collectés peuvent être effectuées dans un second temps par le musicologue, qui peut les réécouter autant de fois que nécessaire, évitant ainsi les aléas de l'écoute directe. Afin de bénéficier de documents fiables, les enquêteurs doivent respecter les instructions garantissant la scientificité des enregistrements et leur utilisation future (Stumpf 2012[1911]). Le fonds des Archives est ainsi rapidement développé et, en 1911, la collection de Berlin a la réputation d'être l'une des plus riches au monde en termes d'enregistrements de chants et de musique instrumentale (« plus de 3000 », *ibid.*). Les archives berlinoises sont au cœur d'échanges internationaux intenses et acquièrent rapidement une solide réputation théorique et technique. Elles accueillent nombre de savants étrangers souhaitant se former aux techniques d'enregistrement. L'anthropologue suédois Yngve Laurell effectue ainsi un séjour auprès de Hornbostel avant de réaliser lui-même des phonogrammes lors d'une mission en Australie en 1910-1911 et de former à son tour des anthropologues suédois, qui confient leurs documents au Fonogramarkiv du Musée d'ethnographie de Stockholm. Berlin occupe également la première place en termes de production de copies qui sont, grâce à la galvanoplastie, plus durables que les cylindres de cire. En 1911, Stumpf mentionne ainsi l'apparition de collections à Cologne, Lübeck, Leyde et Stockholm constituées « en partie ou intégralement » d'enregistrements berlinois. En retour, la collection s'enrichit de copies réalisées à partir d'enregistrements en provenance d'autres pays, « en particulier d'Amérique » (*ibid.*).

² Les archives de Berlin n'ont pas de site dédié. On trouvera des informations et des extraits ici : <http://www.smb-digital.de/>

3.3 Le musée phonographique de Léon Azoulay

En 1900, le médecin Léon Azoulay fait paraître dans les *Bulletins* de la Société d'anthropologie de Paris un article enthousiaste sur les possibilités nouvelles offertes par le phonographe pour le développement de la linguistique, qu'il relie immédiatement à la fondation d'archives. Dans la présentation du musée glossophonographique qu'il souhaite mettre en place, Azoulay appelle à documenter les sons de l'industrie et des sciences, de la nature, de la médecine, en particulier des pathologies, des arts (voix d'hommes célèbres), à côté des dialectes et des langues étrangères.

Il réalise lui-même une collection importante de phonographes lors de l'Exposition universelle de Paris de 1900, qui constitue le fonds de son « musée phonographique » hébergé par la Société d'anthropologie. Azoulay collecte différentes langues, des dialectes, des conversations, des chants et de la musique instrumentale. Le chant est notamment intéressant pour contourner le problème de l'analphabétisme de certains informateurs, auxquels on ne peut pas faire lire un texte, et de la timidité de certains locuteurs, plus à l'aise pour chanter que parler (Azoulay, 1901). Il a parfois recours à la lecture de textes connus comme le « Notre Père » ou encore « l'Enfant prodigue », qui a l'avantage d'être « un conte à peu près indifférent à toutes les confessions » (*ibid.*). En outre, Azoulay s'assure de collecter autant de données que possible sur les locuteurs. Il fournit pour chaque enregistrement une « feuille d'identité » : à côté du texte (transcrit et traduit), elle indique les conditions techniques, des données linguistiques et géographiques sur le locuteur, sa profession, sa généalogie et une photographie. Azoulay dessine les contours d'une « anthropologie linguistique », mais le projet est abandonné en 1904 quand la Société d'anthropologie lui retire son soutien.

3.4 Le phonographe et les ethnologues

À la fin du XIX^e siècle, au moment où elle se professionnalise, l'anthropologie se saisit immédiatement du phonographe. Aux États-Unis, un des pays d'invention du phonographe, les anthropologues travaillant pour le Bureau of American Ethnology de Washington expérimentent son usage sur le terrain dès les années 1890, notamment pour la collecte de musiques amérindiennes. Les travaux pionniers de Benjamin I. Gilman sont salués par Stumpf dans *Les Origines de la musique* (Stumpf 2012[1911]). L'usage du phonographe s'étend à des prises de son de nature linguistique. À cet égard, l'anthropologue Franz Boas, qui domine l'anthropologie nord-américaine, a une pratique ambivalente : s'il réalise lui-même des enregistrements lors de ses terrains parmi les tribus du Canada et s'il encourage ses étudiants à réaliser des enregistrements, il reste que les documents collectés ont chez lui vocation à être transcrits, traduits et publiés dans de grands volumes rendant disponibles des textes (Joseph & Kalinowski, 2022). D'importantes collections phonographiques sont ainsi constituées aux États-Unis, mais aucune institution indépendante ne voit le jour avant les années 1930, quand l'ethnomusicologue Georg Herzog, assistant de Hornbostel à Berlin entre 1922 et 1924, est recruté à Columbia pour y enseigner la linguistique et l'ethnomusicologie et fonder en 1939 l'Archive of Folk and Primitive Music (<https://libraries.indiana.edu/atm-history>), en grande partie à partir de ses propres enregistrements.

Les premières archives phonographiques russes, qui ne figurent pas dans le recensement effectué en 1956, sont, elles aussi, liées au développement d'anthropologie. Elles sont créées en 1903 à Saint-Petersbourg et hébergées par le Premier département d'études slaves de la bibliothèque de l'Académie impériale des sciences (<http://pushkinskiydom.ru/nauchnye-otdely/fonogrammarhiv/>). Le premier directeur des Archives est l'ethnolinguiste Eduard Wolter, spécialiste des langues baltes. Il réalise beaucoup d'enregistrements lors de missions en Bosnie, Lituanie et ailleurs. Mais les enregistrements s'étendent aussi à l'ethnomusicologie et au folklore (chants, discours de mariage, comptines), la diversité culturelle du territoire russe étant un puissant moteur d'études comparatives.

Enfin, l'une des premières institutions d'ethnographie ayant accueilli des archives phonographiques est le Musée d'ethnologie de Stockholm, dès 1909. L'archéologue Carl V. Hartman s'inspire à la fois des modèles allemand et autrichien et de la pratique pionnière de l'enregistrement aux États-Unis, où il a rencontré Franz Boas (Boström, 2003). À la différence du Phonogrammarchiv, ces documents servent surtout à accompagner des expositions organisées au sein du Musée et ne donnent pas lieu à des études ou des publications, à cause de l'absence de musicologues dans le pays (Boström, 2003).

4 Entre phonétique et dialectologie

4.1 L'« Atlas linguistique sonore » des Archives de la Parole

En France, les Archives de la Parole (<https://gallica.bnf.fr/html/und/enregistrements-sonores/archives-de-la-parole-ferdinand-brunot-1911-1914?mode=desktop>) auront une postérité plus longue que celle du musée phonographique d'Azoulay. Leur particularité est d'avoir été dès le départ soutenues par la firme Pathé (Cordereix, 2014), qui contribue à leur développement en les soutenant financièrement et en leur accordant des prêts de matériels d'enregistrement, la firme ayant investi dans des phonographes dès leur apparition. Ferdinand Brunot, fondateur et directeur des Archives de la parole jusqu'en 1920, se revendique explicitement du modèle viennois. Brunot est également influencé par la philologie romane et par la phonétique expérimentale (il entame notamment une étude avec l'abbé Rousselot sur la durée des différentes syllabes dans la scansion en poésie). Son objectif est de faire des Archives la première étape vers la création d'un Institut de phonétique au sein de l'Université de Paris.

En dépit de ce lien étroit avec la phonétique, les Archives de la parole ont pour vocation de sortir des murs du laboratoire. Elles s'inscrivent dans un plus vaste chantier, l'écriture d'une histoire de la langue française que Brunot commence en 1905 (Cordereix, 2005) et qui s'accompagne d'une volonté d'inventorier les « patois » et d'un intérêt prononcé pour les musiques populaires et traditionnelles. En souhaitant intéresser « l'ethnographie et la linguistique générale » (in Calas, 1978), les Archives veulent inscrire les faits linguistiques dans des cultures. A partir de 1912, dans les Ardennes, l'équipe réalise 166 enregistrements dans 36 villages avant de continuer dans le Berry et le Limousin (Cordereix, 2005). Il s'agit de dialogues, récits de vie, contes ou chansons. Dans les années 1920-1930, les enquêtes des Archives, qui deviennent en 1928 le Musée de la Parole et du geste, se détournent de l'étude des variétés linguistiques sur le territoire national et prennent un tournant plus ethnographique en donnant lieu à des collectes linguistiques et ethnomusicologiques en Europe centrale. La première mission d'Hubert Pernot, directeur du musée, se déroule en Roumanie sur invitation du gouvernement pour y réaliser des enregistrements.

4.2 La dialectologie de terrain

Les Archives françaises deviennent un modèle à suivre pour d'autres pays. À Liège, le phonéticien Antoine Grégoire s'inspire du projet de Brunot pour lancer une collecte de récits et de chants en « patois ». C'est Brunot lui-même, accompagné du linguiste français Charles Bruneau, qui réalise ces enregistrements sur des disques Pathé qui sont remis à la Société de littérature wallonne et estampillés Archives de la parole.

En Tchécoslovaquie, le projet de créer des archives sonores des « patois tchèques » date de 1910 mais ne voit le jour qu'après la guerre, au sein de l'Académie tchécoslovaque des sciences de Prague (Ondráčková in Pop, 1957). En 1929, Josef Chlumský, directeur de l'Institut de phonétique de Prague, souhaite que les archives soient construites sur le modèle de celles de Paris. Il invite alors leur directeur, Pernot, qui se rend à Prague avec des ingénieurs de Pathé, un musicologue et un

photographe. Ils rapportent en France une collection de 400 faces, avec des enregistrements de folklore, de voix de personnalités célèbres et de témoignages de la Première Guerre mondiale (<https://gallica.bnf.fr/html/und/enregistrements-sonores/mission-phonographique-en-tchecoslovaquie-1929?mode=desktop>).

Les pays scandinaves sont eux aussi impliqués dans l'étude de la diversité linguistique de leurs territoires. Au Danemark, des archives des dialectes (Udvalg for Folkemaal) sont créées dès 1909 à Copenhague, privilégiant la parole spontanée, mais aussi la collecte de contes, de poésies et de chants. En Suède, les premières archives nationales, le Landsmålsarkive, sont fondées à Uppsala en 1914. En Norvège, des archives de folklore (Norsk Folkeminnesamling) sont créées avant que les premiers enregistrements phonographiques ne soient réalisés autour de 1907. Ils fixent d'abord le folklore norvégien mais sont ensuite utilisés pour les musiques traditionnelles d'autres pays. Un autre exemple de lien entre phonétique, atlas linguistiques et volonté d'archivage est l'Espagne, où, dès les années 1910, le linguiste Tomás Navarro Tomás mène des enquêtes de terrain et où, à Madrid, en 1930, sont créées les Archives de la parole (*Archivo de la palabra*).

4.3 Un « musée des voix des peuples » : le Lautarchiv

En Allemagne, le Phonogrammarchiv de Berlin conserve son orientation « ethnomusicologique » en étant intégré en 1923 au Conservatoire de musique de Berlin, puis, en 1933, au Musée ethnographique de la ville. Il revient au Lautarchiv (<https://www.lautarchiv.hu-berlin.de/>), qui dépend de la Bibliothèque nationale, de développer le pendant plus strictement linguistique de la collecte phonographique en Allemagne. Dès 1909, le professeur de langues Wilhelm Doegen, élève du phonéticien Henry Sweet, commence à produire des disques pour l'enseignement. Son souhait est d'établir des archives phonographiques adossées à un institut de phonétique, qu'il soumet en 1914 au Ministère prusse de la culture. La guerre interrompt ce projet, mais Doegen lance une première collection (Lange, 2017). A partir de 1915, la Commission phonographique royale de Prusse est créée sous la direction de Stumpf, avec pour objectif d'enregistrer les langues, les dialectes et la musique traditionnelle des prisonniers de guerre dans les camps allemands. La partie musicologique du projet est confiée à Stumpf, dont les collaborateurs travaillent avec un phonographe, tandis que les linguistes sont équipés de gramophones. La collection d'environ 1600 disques et 1000 cylindres forme ainsi les premières pierres d'un « musée des voix des peuples » (« Völkerstimmen Museum »). En 1920, après de multiples échanges avec le Phonogrammarchiv, qui souhaite conserver son indépendance, la collection réalisée pendant la guerre est intégrée à un « Département du son ». En 1933, la collection devient l'Institut de recherche sur le son, hébergé par l'université Humboldt de Berlin. Les collections s'enrichissent avec le développement des activités de l'institution et les dialectes deviennent objet d'enquête, sur le modèle viennois, avec pour objectif la réalisation d'un atlas linguistique allemand.

5 Documenter le monde

Ces projets de collecte partagent une dimension exhaustive répondant à une logique d'inventaire, typique elle aussi des grandes collections de photographies qui se constituent à la même époque, comme les Archives de la Planète d'Albert Kahn (1912, France). Le terme d'« archive » lui-même est indéfectiblement lié à une dimension cumulative que ne possède pas celui de musée, où il s'agit, au contraire, d'effectuer une sélection dans une masse d'objets, même si les termes sont dans les premiers temps utilisés indifféremment (Castro, 2016). Castro (*ibid.*) remarque ainsi que, pour évoquer son projet, Brunot utilise indifféremment les termes de « musée de la parole », d'« archives de la parole » et même d'« Atlas de la parole », suggérant une forte labilité, à l'époque, entre ces différents modes d'exposition du savoir. Lange (2017) fait la même observation à propos du Lautarchiv de Berlin, désigné comme une « collection sonore », une « bibliothèque sonore », etc.

Le flou des termes utilisés pour désigner ces institutions d'un genre nouveau, qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer des collections qui apparaissent partout où on utilise le phonographe, est renforcé par la diversité du matériau enregistré. Les archives présentées ici, bien qu'on puisse identifier derrière les raisons qui conduisent à leur naissance un intérêt plus spécifiquement musicologique (Berlin, par ex.), dialectologique (Paris, Zürich, Madrid), ou folklorique (Danemark, Suède), rassemblent des documents de nature très variée. Ainsi, on s'intéresse partout à tous les sons en général : bruits des marchés, cris de rue, bruits d'animaux, etc. Les musiques extra-européennes viennent s'ajouter aux collections de musiques traditionnelles ou « populaires ». Les chants ont d'ailleurs un statut particulier, puisqu'ils fournissent des données exploitables à la fois en musicologie, en linguistique et en ethnographie.

On s'attache aussi à enregistrer toutes les langues et leurs variations. Cette exhaustivité appliquée au domaine linguistique est d'autant plus impérative que l'ensemble des projets présentés partagent la même angoisse de la disparition des langues « minoritaires » et sans écriture. Différentes disciplines se dotent ainsi d'outils d'enregistrement garantissant la préservation de traditions et de langues vernaculaires dont on déplore la disparition au profit d'une uniformisation culturelle et linguistique. De fait, le terme d'archives utilisé dans les projets évoqués ici a aussi une dimension patrimoniale.

Enfin, cet objectif d'exhaustivité s'applique aux archives elles-mêmes. Dans les années 1920-1930 différents appels sont émis par des folkloristes, musicologues et linguistes pour la création, à l'échelle mondiale, d'institutions centralisant ces collections nationales. Elles ne verront pas le jour, en partie, sans doute, à cause des difficultés techniques liées au transport des enregistrements et à la diversité des équipements. Malgré tout, les échanges sont nombreux entre les archives, qui n'ont pas toujours les compétences pour produire des documents durables. Boas, par exemple, envoie des cylindres à Berlin pour les faire dupliquer et les transmettre aux institutions intéressées : « Plus ils servent, mieux c'est. »³ Le livre coordonné par Pop est en lui-même un exemple de ce mouvement international, puisque le recensement est né du souhait émis par la Commission d'enquête linguistique du premier Congrès des Linguistes de 1928 de produire des descriptions « comparables entre elles » et de viser, à terme, un « atlas linguistique du monde » (Pop, 1956).

6 Conclusion

Les archives de la parole dont nous venons d'esquisser un panorama ont été animées par des logiques distinctes, au carrefour de plusieurs disciplines qui se développent à la même époque selon des rythmes et des contextes nationaux différents. En dépit de leur apparente homogénéité liée à une même volonté d'exhaustivité, les orientations qui déterminent leur champ d'action s'expliquent par l'arrière-plan scientifique de leurs fondateurs (ethnographes, phonéticiens, dialectologues, linguistes, musicologues, etc.). Mais les échanges de documents entre ces institutions témoignent également de la circulation entre le laboratoire et le terrain. Par ailleurs, les innovations méthodologiques et théoriques représentées par cette période de constitution des archives de la parole n'ont pas encore été pleinement évaluées, notamment la constitution de l'oral comme véritable objet d'étude, contribuant à réhabiliter sur le plan scientifique les langues dites « minoritaires » ou « primitives » et des langues sans tradition écrite. Ce texte constitue ainsi le premier jalon d'une étude plus approfondie qui, sur la base d'un travail d'exploitation des archives et des correspondances de ces institutions, visera à mieux comprendre comment s'articulent les différentes sciences, méthodes et logiques (scientifiques, pédagogiques, commerciales) derrière ces projets.

³ Lettre de Boas à Hornbostel, 1er avril 1907, Franz Boas Papers, American Philosophical Society.

Références

- AZOULAY L. (1900). L'ère nouvelle des sons et des bruits. *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 172-178.
- AZOULAY L. (1901). Sur la manière dont a été constitué le musée phonographique de la Société d'anthropologie. *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 305-320.
- AZOULAY L. (1911). Les musées et archives phonographiques avant et depuis la fondation du musée phonographique de la Société d'anthropologie en 1900. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 450-457.
- BAUMAN R. (2011). 'Better than any monument': Envisioning Museums of the Spoken World. *Museum Anthropology Review*, 5, 1-13.
- BOSTRÖM M. (2003). The Phonogram Archive of the Stockholm Ethnographic Museum (1909-1930): Another Chapter in the History of the Ethnographic Cylinder Recordings. *Fontes Artis Musicae*, 50/1, 22-35.
- CALAS M.-F. (1978). Les débuts des archives sonores et visuelles. *Ethnologie française*, 4, 331-336.
- CASTRO T. (2016). Des « atlas » aux « archives » du monde. À propos des Archives de la parole (1911-1924) et des Archives de la planète (1912-1931). *Transbordeur*, 74-85.
- CORDEREIX P. (2005). Les fonds sonores du département de l'Audiovisuel de la Bibliothèque nationale de France. *Le Temps des médias*, 2, 253-264.
- CORDEREIX P. (2006). Les enregistrements du Musée de la parole et du geste à l'exposition coloniale. Entre science, propagande et commerce. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 4, 47-59.
- CORDEREIX P. (2014). Ferdinand Brunot et les Archives de la parole : le phonographe, la mort, la mémoire. *Revue de la BNF*, 3, 5-11.
- DODANE C. & SCHWEITZER C. (2018). L'histoire des alphabets phonétiques du XVIIIe siècle jusqu'à l'API. *Actes des XXXIIe Journées d'Études sur la Parole*, 4-8 juin 2018, Aix-en-Provence, 356-364.
- HAJEK L. (1928). *Das Phonogrammarchiv der Akademie der Wissenschaften in Wien von seiner Gründung bis zur Neueinrichtung im Jahre 1927*. Vienne : Hölder-Pichler-Tempsky.
- JOSEPH C. & KALINOWSKI I. (2022). *La Parole inouïe. Franz Boas et les textes indiens*. Toulouse : Anacharsis.
- KAPLAN J. & LEMOV R. (2019). Archiving Endangerment, Endangered Archives: Journeys through the Sound Archives of Americanist Anthropology and Linguistics, 1911-2016. *Technology and Culture*, 60, 161-187.

- KOCH L.-C. (2013). Images of Sound: Erich M. von Hornbostel and the Berlin Phonogram Archive. Dans Bohlman P. (éd.). *The Cambridge History of World Music*. Cambridge: Cambridge University Press, 475-497.
- LANGE B. (2017). Archive, Collection, Museum: On the History of the Archiving of Voices at the Sound Archive of the Humboldt University. *Journal of Sonic Studies*, 13.
- LECHLEITNER G. (2005). 'Capturing' Sound: The Phonograph in (Early) Folk Music Research. *Traditiones*, 31/1, 101-110.
- LECHLEITNER G. (2018). The Phonogrammarchiv of the Austrian Academy of Sciences. *Sound Ethnographies*, 1/1, 225-239.
- MARRERO V. & ALBALÁ M. J. (2016). Pasado, presente y futuro del laboratorio de fonética en España. Dans Fernández Planas A. M. (éd.). *53 reflexiones sobre aspectos de la fonética y otros temas de lingüística*. Barcelone : Laboratori de Fonètica, 383-393.
- NAVARRO TOMÁS T. (1968-1969). Don Ramón Menéndez Pidal en el Centro de Estudios Históricos. *Anuario de Letras*, 7, 9-24.
- PASLER J. (2014). Sonic Anthropology in 1900: The Challenge of Transcribing Non-Western Music and Language. *Twentieth-Century Music*, 11/1, 7-36.
- POP S. (1956). *Instituts de Phonétique et Archives phonographiques*. Louvain : Commission d'enquête linguistique.
- SCHWEITZER C. & DODANE C. (2020). Description de l'accent en français : des premiers grammairiens aux premiers phonéticiens (XVIe – début du XXe siècles). *SHS Web of Conferences*, EDP Sciences, 78, pp. 09003 (10.1051/shsconf/20207809003).
- STUDER-JOHO D. (2011). Digitising Vernacular Recordings: Preservation Efforts at the Phonogram Archives of the University of Zurich. Dans *Preserving Endangered Audio Media - Rethinking Archival Strategies for Conservation of Analogue Audio Carriers*, Berlin, Ethnologisches Museum, 9-10 juin 2011, Staatliche Museen zu Berlin, <https://doi.org/10.5167/uzh-59939>.
- STUMPF C., (2012[1911]). *The Origins of Music*. Trad. D. Trippett. Oxford: Oxford University Press.
- ZIEGLER S. (2020). Historical sound recordings in the Berlin Phonogramm-Archiv and the Lautarchiv. *Translingual Discourse in Ethnomusicology*, 6, 136-155.